



Quand les résidents prennent soin les uns des autres

Mayday : la solidarité silencieuse dans la salle commune. Nous sommes rendus à l'heure du souper et les préposés conduisent les résidents à la salle à manger, les uns après les autres, dans l'ordre et le silence.

Une fois rendu à table, un résident remarque que le monsieur assis en face de lui n'a pas de bavette et qu'il n'a qu'un verre d'eau. Il le signale simplement : « Le monsieur en face de moi a besoin

coups de brosse se cache quelque chose de beaucoup plus grand : la capacité de prendre soin de l'autre, même lorsque l'on est soi-même fragilisé.

en résidence, ce n'est pas seulement partager un bâtiment, une salle à manger ou des activités. C'est appartenir à une communauté. À un milieu où les fragilités se côtoient, mais où les forces peuvent aussi se compléter.

La fragilité n'est pas synonyme d'incapacité

On associe souvent la résidence à la perte d'autonomie, aux soins et à la dépendance. Pourtant, réduire le résident à ce qu'il ne peut plus faire serait oublier tout ce qu'il peut encore être pour les autres.

Un résident peut être une présence rassurante. Une oreille attentive. Un voisin qui remarque une absence. Une personne qui partage une information. Une main qui aide. Un regard qui voit ce que les autres n'ont pas encore remarqué. La fragilité physique n'est donc pas synonyme d'incapacité. Au contraire, il arrive que ceux qui ont eux-mêmes besoin d'aide deviennent les premiers à porter attention aux autres et c'est là que la solidarité prend tout son sens.

Le résident est aussi un acteur

Dans nos pratiques quotidiennes, nous pouvons facilement voir le résident uniquement à travers ses besoins : besoin d'aide pour manger, pour se déplacer, pour se laver, pour s'habiller ou pour se rendre à une activité. Mais à force de regarder uniquement ce qu'une personne ne peut plus faire, ne risque-t-on pas de ne plus voir ce qu'elle peut encore apporter ?

Le danger est alors de transformer progressivement le résident en simple bénéficiaire de soins, alors qu'il demeure une personne capable de choix, d'initiatives et de solidarité.

Prendre soin, c'est aussi laisser une place à l'autre

La solidarité entre résidents rejoint directement plusieurs principes fondamentaux de l'éthique du soin. En voici trois :

- 1. L'autonomie, d'abord.** Respecter l'autonomie, ce n'est pas seulement laisser une personne choisir ce qu'elle veut manger ou porter. C'est aussi reconnaître sa capacité d'agir, d'initier un geste, de proposer son aide et de participer à la vie de la communauté.
- 2. La dignité, ensuite.** Une personne conserve sa dignité lorsqu'elle est reconnue comme une personne entière, avec ses limites, mais aussi avec ses capacités. Être aidé ne devrait jamais signifier être privé de la possibilité d'aider.
- 3. La bienfaisance, enfin.** Faire du bien ne relève pas uniquement des professionnels. Elle peut aussi circuler entre les résidents, dans ces petits gestes qui ne figurent dans aucun dossier de soins, mais qui peuvent illuminer une journée.

Cultiver la solidarité sans la forcer

La solidarité ne se décrète pas. Elle ne peut pas devenir une nouvelle obligation imposée aux résidents. Mais elle peut être encouragée. Il faut créer des espaces où les résidents peuvent se connaître,

échanger, participer et surtout continuer à avoir le sentiment qu'ils ont une place active dans la communauté.

Il faut aussi savoir reconnaître ces gestes lorsqu'ils surviennent, sans les transformer en spectacle. Un simple « merci d'avoir pensé à elle » peut suffire à montrer que cette attention compte. Et surtout, il faut éviter de faire, à la place du résident, ce qu'il est encore capable de faire lui-même. Parfois, aider une personne, c'est aussi lui permettre d'aider quelqu'un d'autre.

Il reste toujours quelque chose à donner

La dame qui reçoit la brosse dans ses cheveux dit : « Moi, je ne suis plus capable de faire ça. » Cette phrase nous rappelle que perdre certaines capacités ne signifie pas perdre toute capacité de donner ou de recevoir. Aujourd'hui, elle ne peut peut-être plus se coiffer seule, mais elle peut encore remercier l'autre. Elle peut encore sourire. Elle peut encore écouter. Elle peut encore être une présence pour quelqu'un.

Et la résidente qui lui a brossé les cheveux n'a peut-être rien fait d'extraordinaire. Elle a simplement refusé de laisser la difficulté de l'autre passer inaperçue. Parce qu'au fond, vieillir ne devrait jamais signifier devenir invisible.

Descartes disait : « Je pense, donc je suis. » Le résident pourrait lui répondre : « Je vis, donc je peux encore donner. » C'est ça, le vrai esprit de solidarité.

Photo : Carole Bouchard



Trouver du temps pour partager des petits moments en dehors du cadre fait un bien énorme, comme celui d'inviter des amis pour célébrer un anniversaire avec des bulles!

d'une bavette et n'a pas de tasse à thé. » De l'autre côté de la salle, une résidente se lève, se rend dans la chambre d'une dame, prend sa brosse et revient pour lui arranger les cheveux. Son explication est toute simple : « Elle ne peut pas souper avec les cheveux aussi maganés. » La dame sourit et répond : « Merci beaucoup, madame. Vous êtes bien gentille. Moi, je ne suis plus capable de faire ça. »

Deux gestes presque banals. Deux attentions qui pourraient passer inaperçues. Pourtant, derrière une bavette réclamée et quelques

Un quotidien teinté de solidarité

Dans une résidence, de tels gestes altruistes, empreints de solidarité, sont légion et font presque partie du quotidien. Un résident remarque un besoin avant même que quelqu'un ne le lui demande. Une autre voit une difficulté et se lève spontanément pour aider. Il n'y a ni consigne, ni récompense, ni obligation professionnelle. Seulement cette petite voix intérieure qui dit : « Je peux peut-être faire quelque chose. »

Et parfois, c'est tout ce dont une personne a besoin. Car vivre

Nommer

Gleason Théberge
motsetmoeurs@journaldescitoyens.ca

Se nommer soi-même ou que d'autres le fassent agit profondément sur notre identité. Au Québec, par exemple, quand nous parlons de nous-mêmes, nous utilisons un *on* qui en langue écrite, ne désigne personne en particulier, comme dans « Quand on est jeune on se croit invincible ». C'est le *on* de « Mon amie et moi, on est allés hier au cinéma ».

Évidemment, ce *on/nous*, général ou limité à quelques personnes, ne suffit pas à désigner des groupes identifiés par des traits physiques particuliers ou un territoire d'appartenance. Historiquement,

sont ainsi nés les Européens du nord, à peau pâle; les Africains et autres apparentés au teint foncé du sud de la Méditerranée; les Orientaux des pays de l'ouest, ainsi que leurs lointaines descendance jadis dites *amérindiennes*, acclimatées aux Amériques, ensuite dits *autochtones*.

Alors que dans chacun des pays de ces zones générales, les populations se désignent évidemment de tout autre manière, ces appellations anciennes, c'est la civilisation européenne impérialiste qui les a établies. Comme dans les cours d'école on attribue des surnoms aux plus

faibles ou à qui est trop différent de la majorité. *Bôlé* est positif, mais *gnôchon* est humiliant.

Rappelons ici que la pratique des noms utilisés pour désigner un peuple relève souvent du mépris. Surtout quand on veut en faire des êtres inférieurs. Tels sont le *Frog* (crapaud qui chante sa liberté chez Félix Leclerc) dont certains anglophones canadiens qualifient les Québécois, le *Pea Soup* de notre habitude de manger de la soupe aux pois ou le *Pepsi* de la bouteille dont le goulot est vide pour évoquer nos faibles cerveaux. En contrepartie, le *Blöke* (tête carrée) que

certain d'entre nous renvoient aux anglophones en fait des imbéciles guindés.

Mentionnons, surtout en ces temps de réconciliation, que c'est par ignorance, puis pour les inférioriser que le terme *Indien* a été attribué indifféremment aux divers peuples qu'ils rencontraient, alors que ces Premières Nations se désignaient d'après des territoires fréquentés depuis des siècles. Progressivement, nous avons distingué ensuite les tribus algonquiennes et les iroquoises. Mais c'est grâce au Huron Bernard Assiniwi et à des chercheurs comme Serge Bouchard que sont apparus

les termes *Algonquin*, *Anichnabé*, *Abénaqui*, et une dizaine d'autres pour le Sud. Et Inuit et Innu pour le nord.

Désormais, notre défi est de réussir à changer le nom des immigrants et réfugiés pour celui de Néo-Québécois, ne serait-ce que pour répondre au *Québe* (abréviation de Québécois) dont certains de leur jeune génération fait usage à notre égard, pour affirmer plus ou moins poliment quelque chose comme « Nous ne voulons pas être comme vous. »

Mots et Mœurs

Solutions des jeux de la page 25

Mot croisé

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	M	A	R	G	O	U	L	E	T	T	E	
2	A	P	E	R	I	T	I	V	E		P	O
3	T	E		A	S		L	I	U	R	E	S
4	E	S	P	I	E	G	L	E	R	I	E	S
5	R	A	I	N	U	R	E	R		T	E	
6	I	N	N	E	S		H	A	B	U		
7	A	T		T	E	N	A	I	L	L	E	S
8	L	E	V	I	S		M	O	B	I	L	E
9	I	U	L	E		A	M	A	I			
10	S	R		R	A	G	E	A	N	T	E	S
11	M		D	E	S	E	R	T	E	U	R	
12	E	L	I	S	E	E		H	E	S	T	

Mot perdu

À la recherche du mot perdu

1 E 2 S 3 S 4 A 5 I 6 M

1 - Écureuil 4 - Âne
2 - Souris 5 - Iguane
3 - Sanglier 6 - Marmotte

1 V 2 O 3 L 4 C 5 A 6 N

1 - Vague 4 - Ciel
2 - Orage 5 - Astre
3 - Loch 6 - Nord